

P R E M I E R S R Ô L E S



La parole est à l'accusé.

« Messieurs », commence Charles avec résolution.

Son regard droit et ardent s'adresse, tout comme sa voix, aux jurés qui l'écoutent avec sévérité, visages fermés, sourcils froncés.

« Si dans cette journée importante ma vie seule était en cause, j'espère avec raison que celui qui, quelquefois, a su conduire de braves gens à la mort saura s'y conduire lui-même en brave homme. Je ne vous retiendrai pas longtemps... Mais ce n'est point devant vous, messieurs, que je dois appuyer sur le sentiment. Elle passera dans vos cœurs, messieurs, cette conviction intérieure que j'ai, que je proclame hautement, dans ma pensée, dans mon action : l'honneur est intact. »

Ses yeux clairs et francs se perdent maintenant vers les murs de cette salle comble, dont le grain se floute. Puis fixent de nouveau avec gravité ceux qui lui font face, assis sur une estrade semi-circulaire : « Je n'ai ni l'intention, ni la possibilité de nier des faits publics et notoires ; mais je proteste que je n'ai trempé dans aucun complot qui ait précédé le retour de Bonaparte ; je suis même convaincu qu'il n'a point existé de conspiration pour ramener Bonaparte de l'île d'Elbe. »

L'infortuné jeune homme de vingt-neuf ans, à la tournure élégante, est doté d'une physionomie fine et agréable. À peine plus pâle qu'à l'accoutumée, il est vêtu d'une longue redingote verte, conforme à sa haute taille, celle qu'il portait le jour de son arrestation. Belle allure, cheveux blonds implantés à la Chateaubriand, favoris, front haut, petite bouche finement ourlée, nez long et fin, yeux bleus, teint clair, il apparaît dépouillé de ses décorations puisqu'on vient de lui retirer sa Légion d'honneur. Celui qui déclama naguère sur scène des vers avec fougue veut cette fois donner avec le calme de l'honnêteté les raisons qui ont déterminé sa conduite. Mais à peine a-t-il commencé son plaidoyer qu'il se voit déjà interrompu par un juré redoutant, à juste titre, une défense propre – qui sait ? – à prétendre le sauver. Voici donc ce colonel (ou bien est-il général ?) traduit au conseil de guerre. Il s'est rendu coupable, dit-on, de rébellion et de trahison, après avoir succombé à des sentiments mal éteints. Comprenant qu'il est condamné par avance, Charles ignore les feuillets volants qu'il tient à la main pour passer aux dernières lignes de son exposé, sans se départir de son attitude mêlant douceur et fermeté : « Une grande erreur que je reconnais, que j'avoue avec douleur, a été commise par l'ignorance des intentions du roi ; aujourd'hui les promesses royales sont exécutées, un peuple, se pressant à l'envi autour de son souverain, reconnaît que lui seul est digne de régner et peut faire son bonheur... Peut-être ne suis-je pas appelé à jouir de ce spectacle, ajoutez-il avec noblesse, mais j'ai versé mon sang pour la patrie, et j'aime à me persuader que ma mort, précédée de l'abjuration de mes erreurs, sera de quelque utilité. »

Sa réparation tardive à l'endroit du monarque impressionne l'assemblée. Ne vient-il pas de nommer l'empereur « Bonaparte », et non Napoléon, comme ces royalistes sincères pour qui Louis XVIII règne depuis la mort du jeune Louis XVII ? Sa sincérité ne fait aucun doute, mais le jury a décidé de faire d'un être d'exception, modeste et droit, un ambitieux vil et déloyal. Qu'on ne s'y trompe pas : malgré les apparences, cet officier voué au service de la France n'a rien d'un courtisan. Il serait aujourd'hui un impeccable serviteur de l'État dans une haute administration en principe apolitique. Rejeton d'une vieille famille de la noblesse bretonne, il appartient à un milieu dont il ne partage pas les idées. Et répond aussi, malgré lui, à cette

caractéristique si française qui, depuis la Révolution, regarde tomber les régimes sans jamais éprouver de satisfaction durable. Mais comme son cœur ressemble à son esprit, purs l'un et l'autre, sa destinée ne peut se calquer sur la trajectoire d'un Talleyrand, girouette aux serments successifs, insubmersible Phénix.

L'avocat, qui déclare n'avoir trouvé que grandeur et noblesse dans l'âme de son client, a préféré le laisser parler et demande à ses juges d'offrir à l'accusé la liberté de lire l'entièreté de sa défense. Essuyant un refus, Charles reprend une dernière fois la parole: « Je puis prouver que les faits dont on m'accuse ne sont pas de nature à me faire perdre l'honneur, et du moment où vous m'empêchez de me défendre, je suis exposé à perdre à la fois la vie et l'honneur. »



Un homme si vertueux

Antoine, au fond, ne dit pas autre chose: « J'ai pensé qu'il était de mon devoir de laisser à ma famille et à mes amis un témoignage irrécusable de ma conduite et de mon innocence. » Pourtant prévenu de sa probable arrestation, à laquelle il n'arrivait pas à croire, il s'est laissé cueillir à son domicile, où, en vérité, les officiers royaux espéraient ne pas le trouver, puis écrouer. La suite de l'histoire le montre: cet ancien soldat devenu quasi-ministre inamovible n'est décidément jamais là où on l'attend. Condamné lui aussi à mort à l'issue d'un procès fameux, sait-il combien la nouvelle a suscité d'effroi chez ses très nombreux proches? Un homme si bon, si vertueux, d'après une duchesse de ses amis, vieille connaissance du préfet de police avec qui il fut naguère si bienveillant. « Fidèle à ses opinions comme à ses sentiments »? Un point commun avec Charles. Car enfin voici deux hommes admirables de probité, loués jusqu'au sommet de l'État, que l'on s'apprête pourtant à fusiller! Mais quel est donc leur crime, leur si grand crime?

Âgé de quarante-cinq ans, petit, laid, chauve et ventripotent, Antoine appartient à la génération précédant celle de Charles. Jugeant injuste sa condamnation, même s'il a davantage d'expérience, lui aussi cherche à garder le contrôle de son cœur, de ses battements. Et tandis que Charles plaide pour sa cause, pour tromper l'ennui et bientôt la peur, Antoine joue aux échecs dans son cachot avec une bonne âme venue le distraire. Une amie dévouée cherche déjà comment le faire évader.



Honor et caritas

Baptisé à l'église Saint-Sulpice, Charles est né trois ans avant la Révolution. Ce Breton fier de ses ancêtres venus d'Irlande quatre siècles plus tôt tient-il d'eux son sang bouillonnant? En tout cas, la devise de sa famille lui va comme un gant: *Honneur et bienfaisance*. Son père était capitaine des dragons auprès de Monsieur, frère de Louis XVI et futur Louis XVIII. Le jeune Charles est élevé entre la rue de la Planche à Paris, le château de Nogent-l'Artaud dans l'Aisne et le château de Raray dans le Valois, posé près de Senlis, où sera tourné *La Belle et la Bête* de Cocteau. Ses balustrades offrent de spectaculaires sculptures cynégétiques du XVII^e siècle, uniques au monde, évoquant la chasse au cerf par le truchement de quarante-quatre chiens représentés dans des positions différentes. Souffrant, son père renonce à émigrer mais quitte Raray pour se retrancher à Nogent, château fort sécurisant malgré sa vétusté. De solides principes sont inculqués à l'enfant, dont l'apparente froideur cache mal une vive sensibilité, presque farouche, encore exaltée par ses lectures sur Rome ou la Grèce antique dans lesquelles il puise son culte des héros et le goût de la gloire. Ses auteurs favoris? Boileau et surtout Racine. Comment ce caractère né entier ne pourrait-il vibrer avec Achille qui accepte la mort par sacrifice pour la patrie dans *Iphigénie*?

Charles n'a que six ans lorsque Louis XVI est décapité et ne se souvient pas, adulte, du « jour affreux de sa mort ». Il ajoute cependant qu'il n'a pas éprouvé d'envie de vengeance, que le joug de Robespierre n'a pas pesé sur lui – sa jeunesse l'ayant tenu ignorant « pendant longtemps des crimes de la France ». Ne se souvient-il pas pourtant que ses parents ont été emprisonnés, quelques mois plus tard, et que lui-même et son frère aîné Henry en ont été séparés, puis confiés à leur précepteur M. Desauzet? Bientôt ses idées politiques vont différer de celles des siens. La tombe de Rousseau, alors à Ermenonville, l'influence-t-elle?

Car il concède que certains aristocrates, les plus grands parfois, ont commis trop d'abus et ont manqué à leur devoir au lieu de se montrer exemplaires. Il estime qu'un grand nom représente une grande charge qui oblige à davantage de devoirs que de privilèges, et qu'on en attend plus de ses rejets que de conquête. Or que voyait-on jadis? Des personnes dont le seul titre tenait lieu de talent. Des jeunes gens ayant fini leur éducation et qui, « ne sachant rien et croyant tout savoir », exigeaient les meilleurs postes. Sa sensibilité à l'injustice le jette déjà en marge, tandis que son frère Henry, plus marqué par la Révolution, ne se révolte pas contre l'ordre ancien. Les excès de l'imagination du cadet rebelle, ce mal du siècle qu'on n'appelle pas encore romantisme, inquiètent ses parents qui ne savent comment le canaliser.



La tête remplie de maximes républicaines

Antoine, lui, est né la même année que Napoléon, quinze ans avant Charles. Il incarne cette ascension sociale facilitée par la Révolution. Fils d'un marchand de bouteilles pour des limonadiers dans le quartier de Saint-Antoine, sa mère tient un café-tabac rue de Bercy à une époque où les comptoirs sont plus que jamais le « parlement du peuple » évoqué par Balzac, des lieux où les échanges intellectuels foisonnent. Or, s'il n'est pas encore question d'égalité des chances, on peut parfois s'élever au-dessus de sa condition par le mérite. Ou par les ordres. Le père d'Antoine essaie donc d'en faire un ecclésiastique. Une morale stricte parvient à le placer à l'abri des passions : les *Oraisons funèbres* de Bossuet ou les sermons de Massillon, du grec et du latin, l'histoire et le droit nourrissent cette tête bien faite et bientôt pleine. Mais cette année de théologie le fait renoncer au parcours qu'on a choisi pour lui. De même qu'au notariat, lorsqu'il occupait le poste de sous-bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Là, il découvre sa matière préférée : l'Histoire avec un grand H, et aussi, selon sa formule, l'« actualité », cette « histoire en marche ». Il s'étonne d'ailleurs de la façon dont elle est enseignée au couchant de l'Ancien Régime, puisque à la fin de leurs études les jeunes ont « la tête remplie de maximes républicaines », sont « pénétrés d'un profond mépris pour les gouvernements monarchiques, et cependant flétris d'une ignorance honteuse sur l'histoire de leur patrie ». Il avoue d'ailleurs qu'à dix-sept ans il ne savait toujours pas à quelle époque et comment s'étaient établis les Bourbons sur le trône de France.

Le jour de la prise de la Bastille, il entre comme garde national dans la nouvelle milice de Lafayette et assiste, blême d'épouvante, au supplice du contrôleur des finances Foulon, pendu puis décapité devant l'Hôtel de Ville. À l'instar de Chateaubriand, témoin du même spectacle, il prend dès lors, et pour toujours, la violence en horreur. Favorable aux réformes, il fulmine contre les factieux qui dénaturent les idées généreuses. Quelques mois plus tard, il est aux premières loges de l'attaque du château de Versailles et voit la reine, qui lui semble « une victime sous la hache », paraître au balcon. Il ne peut comprendre que la douce et élégante France puisse se muer en ce « troupeau de femmes, laides comme le crime, importunes comme des insectes » et qui foulent aux pieds « les droits de l'humanité ». Sa jeune et belle âme s'indigne qu'aucun grand mouvement collectif ne s'accorde pour sauver la famille royale bientôt enfermée aux Tuileries. Les extrémistes armés de piques, tout comme les bourgeois qui se perdent en niais bavardages, le répugnent.

Quand le jeune Antoine entre à Versailles au service du bibliothécaire du roi, Lefèvre d'Ormesson de Noiseau, il croit en son avenir, et ce même après la mort de son bienfaiteur qui finit guillotiné. En remontant la rue Mazarine, il confie à ses amis : « Moi, vous me croyez bien tranquille, bien enterré dans mes livres ; eh bien, je songe à faire fortune ; cette révolution me donne du cœur.

– Toi, mon ami, tu seras toute ta vie trotte-menu comme aujourd'hui, longeant les murs, de peur des voitures...

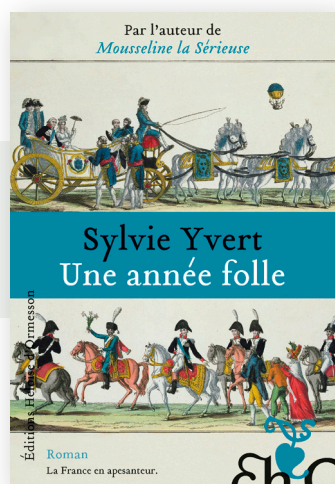
– Laissons faire le temps, ne répondons de rien ; j'aurai peut-être le haut du pavé à mon tour, et alors mes amis, gare aux éclaboussures ! Tenez, gageons que sur ce grand chemin qu'on nous ouvre, je marcherai plus vite que vous ! »

Jeté dans le camp royaliste par les excès des sans-culottes, au passage de Louis XVI au Carrousel il s'écrie, bravache: « Vive le roi! Nous sommes pour le roi jusqu'à la mort! » Remarqué, il est engagé pour commander un poste aux Tuileries. Bientôt encerclé par les piques, et tandis que le roi et sa famille se réfugient à l'Assemblée, il tente de défendre un palais déjà en proie au carnage: meubles et objets saccagés, gardes éventrés et jetés par les fenêtres. Miraculeusement en vie, il finit la journée couvert de sang et de poussière. Un mois plus tard, consterné par l'indifférence face aux corps amoncelés des victimes des massacres de septembre, il pleure d'indignation. Mais obtient de Tallien, jacobin qui a salué ces massacres, de sauver Mme de Staël et le valet de Louis XVI, et surtout de faire sortir Mme de Tourzel, gouvernante des enfants de France, de la prison du Temple.

Signant avec courage les pétitions qui demandent à la Convention d'épargner « Louis Capet », il est désormais en danger. Quitte à risquer sa vie, autant défendre sa patrie, alors en conflit avec la plupart des monarchies européennes. Et puisqu'il reste à relever le gant des promesses de la Révolution malgré ses dérives, il décide de s'engager dans l'armée des Alpes. C'est facile, car il est déjà l'ami, l'ami de toute une vie, du futur général Bertrand, celui qui suivra Napoléon jusqu'à Sainte-Hélène. La France est attaquée, il faut la défendre, quel que soit son chef! L'idée de verser son sang pour son pays lui apparaît si belle...

De retour dans la capitale, il est frappé d'épouvante par une misère jamais vue: la moitié de la population se nourrit de pommes de terre! Même les anciens riches ne sont pas épargnés, puisque leurs biens profitent aux nouveaux...

Très vite les qualités de cet homme, devenu officier d'état-major du général Custine en six mois, vont apparaître à celui qui commande l'armée du Rhin, Alexandre de Beauharnais, alors marié à Joséphine, bientôt veuve et remariée avec le futur vainqueur d'Italie, un certain Napoléon Bonaparte. Le destin vient de placer sur son chemin un talisman. À la vie, à la mort. Il est désormais à une seule marche du fascinant général de vingt-six ans. Sous cet étrange régime à cinq têtes appelé Directoire, il admire déjà sans le connaître ce jeune conquérant qui, dit-il, « repoussait avec hauteur toutes les préventions, blessait toutes les vanités, se moquait de tous les préjugés, bravait toutes les haines ». Lorsque le gouvernement lui confie l'armée d'Italie, Antoine l'accompagne à Arcole, près de Vérone, et figure en bonne place, juste derrière lui, sur la célèbre toile d'Horace Vernet. Devenu capitaine et aide de camp de Bonaparte dans la foulée, pour remplacer le brave Muiron qui est mort pour sauver son maître en se mettant devant lui sur le fameux pont, il est ensuite reçu à dîner au palais Serbelloni à Milan. Mais, envoûté par le (déjà) grand homme de son âge, dont les yeux gris clair le regardent fixement tout en l'assaillant de questions, Antoine perd ses moyens. Bredouille. Répond trop longuement. Il ne le sait pas encore mais il vient pourtant de réussir son entretien d'embauche. L'Aigle a détecté sous sa timidité l'admiration qui commande la fidélité inconditionnelle. Et à sa première blessure, il est congratulé par son maître: « Vous vous êtes conduit en brave; quand j'écrirai l'histoire de cette campagne, je ne vous oublierai pas. » [...]



Née à Paris, SYLVIE YVERT a été chargée de mission au Quai d'Orsay puis au ministère de l'Intérieur. En 2008, elle a publié un recueil de critiques littéraires, *Ceci n'est pas de la littérature*. Son premier roman, *Mousseline la Sérieuse*, paru en 2016 aux Éditions Héloïse d'Ormesson, a reçu le prix littéraire des Princes et le prix de l'Histoire du Cercle de l'Union interalliée.

Sylvie Yvert, *Une année folle*

Roman

336 pages | ISBN 978-2-35087-490-6 | 19 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2019 | www.heloisedormesson.com